

L'ANTIQUITÉ ÉTAIT-ELLE BLANCHE DE PEAU ?

1.

Pour avoir défendu, en 2017, un dessin animé de la BBC qui dépeignait un officier de la légion romaine, habitant l'île britannique, sous les traits d'un homme noir, l'historienne Mary Beard, professeure à Cambridge, a été l'objet d'une campagne infamante sur les réseaux sociaux. Dernièrement, la diffusion d'une série (BBC One/Netflix), « Troie. La chute d'une cité », a suscité de nombreuses critiques : Achille est joué par David Gyasi, un acteur britannique de peau noire. Que vous inspire la vivacité de ces réactions ? On ne touche pas à l'Antiquité gréco-romaine ! Depuis la Renaissance, au moins, elle est la surface de projection des fantasmes, des désirs et des peurs contemporains. Comme elle ne peut guère se défendre et que, au-delà des spécialistes et des étudiants, la connaissance que le grand public en a se résume à quelques images de péplum, elle est très plastique : conjointement matrice de la démocratie (Athènes), forge des empires (Rome), utopie militaro-homo-érotique (Sparte), etc., elle est un palimpseste qui illustre bien que toute histoire est contemporaine. En l'espèce, elle est le conservatoire supposé d'une identité européenne blanche, bien plus prestigieuse qu'un Moyen Age, qui a ses mérites – Charles Martel, les croisades –, mais qui apparaît comme irrédigiblement mal dégrossi. Il est bien plus valorisant de se réclamer d'un Périclès nimbé de lumière que d'un hobereau sale et velu.

2.

Comment intervient ici le mythe de la pureté des origines ? Dans vos travaux, vous rappelez que, pour les nazis, la Grèce et Rome ont dû leur chute à un « empoisonnement de leur sang », comme l'écrivait Hitler. Est-ce la même peur de « souiller » l'origine qui se rejoue ?

A la fin des années 1970, la nouvelle droite française crée une sorte de think tank baptisé GRECE. Ce Groupe de recherche et d'étude sur la civilisation européenne recycle alors sans barguigner tous les travaux des spécialistes nazis de la race « nordique » pour réaffirmer que l'Europe ne peut être sauvée, dans un contexte de turbulences et de migrations internationales – les boat people, à l'époque –, que si elle demeure fidèle à son identité originelle supposée. La thèse, assez banale, est essentialiste et continuiste : il y a une essence culturelle et biologique de l'Europe, et les plumitifs du GRECE en sont les rejetons en ligne directe.

Pour des esprits anxieux en quête d'identité et de repères, la Grèce et Rome sont une bénédiction : les mathématiques, la philosophie, le droit, les légions et toute une palette d'aménités érotiques ont été inventés par des Blancs européens qui ont su, dit-on, ériger des murs – comme Hadrien – et porter le fer en Asie et en Afrique. Ce catéchisme à l'usage des identitaires est consternant.

3.

Outre les résistances idéologiques, d'autres explications ne peuvent-elles pas être données à ces réticences, notamment le fait que nous nous représentons la Grèce antique (ses temples, ses statues, ses tuniques, ses habitants...) comme d'une blancheur uniforme ?

Le « mythe de la Grèce blanche » a été très travaillé par l'historien Philippe Jockey, qui montre bien que, s'il ne nous reste de la Grèce que le squelette blanchi de ses ruines, l'architecture et la sculpture grecques étaient chatoyantes, riches de couleurs, comme les cathédrales médiévales. Lieu fantasmé d'une pureté originelle supposée, l'Antiquité était un carrefour d'échanges et de mélanges : les Germains ont commencé à écrire en runes en imitant l'alphabet grec, et la *pax romana* a permis des circulations et des mobilités à large échelle. Les Zemmour de l'époque dénoncent déjà le « grand remplacement » des Romains des origines par les Levantins, les Arabes et les Juifs : Juvénal s'émeut, dans une formule célèbre, que l'Oronte s'écoule dans le Tibre.

Les nazis ne s'y étaient pas trompés : dans leur recherche obsessionnelle du moment incontestable de pureté immaculée, ils ne cessent de reculer le terme chronologique. Aux yeux de leurs historiens, le V^e siècle avant notre ère est déjà, en Grèce, un moment de perdition biologique et culturelle. On voit bien, à cet exemple, combien le fantasme identitaire se détruit lui-même : le raisonnement récurif, la quête de la pureté, est une vis d'Archimède qui enferme les esprits dans des représentations fantasmagiques et dans des cercles vicieux. Au lieu de perdre son temps à ces âneries, on peut tout aussi bien lire ces livres qui nous peignent une Antiquité à hauteur d'hommes qui furent et vécurent : ceux de Paul Veyne, de Corinne Bonnet, de Giusto Traina... ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CLARINI

EN DÉBAT



HISTOIRE LES FUTURS DU PASSÉ

Alors que le festival toulousain L'Histoire à venir s'apprête à débiter sa deuxième édition, qui se déroulera du 17 au 20 mai autour du thème « Humain, non-humain », sont maintenant disponibles les textes des conférences prononcées en 2017 par Patrick Boucheron et François Hartog (*L'Histoire à venir*, Anacharsis, 78 pages, 13 euros). Pour les deux historiens, il s'agit de prendre au mot le titre de la manifestation. A quoi ressemblera l'histoire à venir ? Que nous dit l'histoire quand nous faisons un pas de côté, ou prenons un pas d'avance ? Comment rouvrir l'avenir quand l'horizon semble si sombre et bloqué ?

Dans sa conférence d'ouverture, « Écrire l'histoire des futurs du passé », prononcée le 18 mai 2017, Patrick Boucheron insiste sur le fait que l'étude du passé vient toujours élargir l'expérience : si le passé a autorité sur nos vies, dit-il, « c'est parce qu'il relance sans cesse l'idée d'expérience et, ce faisant, la rend possible à nouveau ». En découvrant tous ces moments de tremblements, de bascule, d'oscillations, en explorant tous les possibles qui ne sont pas advenus, l'historien concourt à « désévidentialiser » ce qui nous paraît être allé de soi. S'il redonne puissance à nos actes en éclairant ceux du passé, c'est à condition de prendre soin de « ramener son écriture au moment où les choses ne sont pas jouées d'avance ».

Pour François Hartog, qui avait pris la parole le 20 mai 2017, il faut assumer cet intitulé d'« Histoire à venir » comme « une prise de position, voire une profession de foi » : « Non, l'histoire n'est pas finie ! » Mais dès lors, que signifie rouvrir l'histoire ? Cela peut-il s'entendre comme une façon de sortir de ce qu'il a lui-même désigné sous le terme de « présentisme » ? Et comment s'y prendre ? Le conférencier choisit de conclure sur le rappel d'une voie tracée par Walter Benjamin et Paul Ricœur : la réouverture peut provenir du « dégageant des possibles du passé qui n'ont pu advenir ». Plusieurs ouvrages récents se partagent dans cette perspective, remarque-t-il. Plusieurs ouvrages et donc, maintenant, un festival. ♦ J. CL.

RAPPORT D'ÉTONNEMENT PAR FRÉDÉRIC JOIGNOT

Le misogynne, cet autre terroriste

Le 23 avril, en plein centre-ville de Toronto, Alek Minassian, 25 ans, a fauché avec une fourgonnette vingt-cinq personnes, en tuant dix, principalement des femmes. Juste avant l'attaque, il avait posté sur Facebook un message annonçant : « *La rébellion incel a débuté* ». Un « incel », dans le monde anglo-saxon, est un *involuntarily celibate*, un « célibataire involontaire » : un homme qui n'a aucun succès auprès des femmes et finit par les détester. Ces dernières années, les incels se sont organisés en communautés ouvertement misogynes.

Au Canada comme aux États-Unis, les incels se retrouvent sur des sites de discussion comme Incels.me, interdit aux femmes, sur des groupes de la messagerie Discord, ou sur les forums 4chan et 8chan – sans oublier les nombreux Tumblr porno montrant des scènes de sadisme et de viol, sur le thème l'hatéfeminist, Destroythatbitch, etc. En novembre 2017, le site communautaire Reddit interdisait pour misogynie radicale un groupe incel de 40 000 personnes. Sur ce groupe, qui se présentait comme un « soutien » pour les hommes en manque de relations amoureuses et sexuelles, les messages ont vite déraillé, traitant les femmes d'« ordures qui utilisent les hommes », d'« incarnation du mal », de « salopes », puis cautionnant et préconisant le viol pour se satisfaire.

L'acte terroriste de Minassian a été soutenu par les incels les plus virulents, qui le célèbrent comme un « nouveau saint » de leur mouvement. « *Répandez ce nom, parlez de son sacrifice pour notre cause, adorez-le car il a donné sa vie pour notre avenir* », dit un post sur Incel.me.

Un autre se demande si Minassian n'a pas répondu à un appel lancé en mars, signé BlkPillPres, où on lisait : « *Je veux voir des intoxications alimentaires de masse, peut-être une bombe ou deux, ou j'espère que quelqu'un finira par utiliser un camion pour renverser des femmes pendant un défilé scolaire ou quelque chose du genre.* »

IDÉOLOGIE

Les incels radicaux célèbrent un autre terroriste : le tueur de masse Elliot Rodger, qui a abattu le 23 mai 2014 six personnes et en a blessé sept autres à Isla Vista, en Californie. La veille de son crime, il avait déposé plusieurs vidéos sur YouTube où il se plaignait d'être puceau. Dans l'une d'elles, il menaçait de massacrer « toutes les salopes blondes, chouchoutées et snobs » qu'il verrait. Dans son texte posté sur Facebook, le tueur de Toronto lui rend hommage : « *Que tous saluent le Suprême Gentleman Elliot Rodger!* »

Elliot Rodger, Alek Minassian, tout comme Chris Harper-Mercer, le tueur de l'Umpqua Community College de Roseburg, dans l'Oregon, en 2015 (9 morts), qui se plaignait d'être vierge et admirait Rodger, ont été présentés dans les médias comme des psychopathes. La journaliste et essayiste féministe américaine Jessica Valenti n'est pas d'accord. Elle préfère parler de « terrorisme misogynne ». Dans une tribune publiée le 26 avril dans le *New York Times*, elle écrit : « *Malgré de nombreuses preuves qui établissent un lien entre ces tueurs de masse et les groupes misogynes radicaux, nous qualifions ces attaquants de "loups solitaires" – passant ainsi sous silence la façon dont la peur et la colère de ces hommes ont été délibérément cultivées et nourries sur Internet.* »

Jessica Valenti est en butte aux attaques des communautés misogynes d'Internet depuis 2004, année où elle a lancé le blog Feministing. En 2011, elle a dû quitter sa maison avec sa petite fille sur les conseils des forces de l'ordre. Elle n'est pas, tant s'en faut, la seule féministe à avoir été harcelée sur le Net par des mouvements misogynes, masculinistes ou incels. Selon elle, on peut parler de terrorisme dès lors que se développe une « idéologie » construite, ciblant une population désignée, relayée par des groupes de parole haineux, du harcèlement, des passages à l'acte et des actions de terreur.

Elle n'est pas la seule à parler de cette nouvelle misogynie porteuse d'un discours de haine, avec « une propension à la violence réelle » – à la terreur. Interrogée par le quotidien canadien *La Presse*, le 26 avril, Margaux Bennardi, intervenante psychosociale au Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence, parle d'une « idéologie » misogynne, car associant « la construction identitaire du rôle masculin », « conçue comme une puissance », et une volonté « de demeurer en contrôle » du relationnel amoureux et sexuel, « contrôle que les femmes ont volé ». La pratique suit : « *Pour le reprendre, on utilise la violence pour montrer la puissance.* »

Aux États-Unis, le Southern Poverty Law Center, qui analyse et surveille les associations prônant la haine, a ajouté en avril les groupes misogynes, masculinistes et incels à sa liste, constatant leurs propos accablant les femmes, leurs appels à la violence systématique et leur banalisation du viol. ♦